

Les sens de l'engagement

VENDREDI 23 OCTOBRE 2015

[Maxime Maillard](#) - Le Courrier



Daniel de Roulet

HELOÏSE JOUANARD

LITTÉRATURE En marge du festival «Ecrire pour contre avec les frontières», prévu à Genève, plusieurs parutions questionnent les liens entre art d'écrire et citoyenneté. Retour de la littérature engagée? «Qu'est-ce qu'écrire? Pourquoi écrire? Pour qui écrit-on?», demandait Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?*, paru en 1948. Trois interrogations qui forment la colonne vertébrale de cet essai-manifeste de la littérature engagée. Un ouvrage aussi polémique qu'incontournable pour qui souhaite, aujourd'hui encore, penser les liens entre art d'écrire et action dans le monde. S'élevant contre l'idée de la gratuité de la création littéraire – alors incarnée par le surréalisme –, Sartre développe une théorie de l'écriture envisagée comme *praxis*. Théorie qui suppose, plutôt qu'un rapport contemplatif au réel, un engagement total dans l'œuvre – lieu par excellence du dévoilement du monde et de la situation de l'homme dans l'histoire.

SONDER LE MONDE

Eminemment politique, quel écho la conception sartrienne de la littérature peut-elle trouver dans un contexte où le néolibéralisme a triomphé des idéologies rivales, alors que l'auteur de *La Nausée* s'exprimait à la fin de Seconde Guerre mondiale, à une époque idéologiquement polarisée par la Guerre froide? Quel écrivain affirmerait encore qu'il écrit pour changer le monde? Le texte est-il toujours le lieu de l'engagement citoyen des auteurs, le terrain d'une lutte, d'un contre-pouvoir?

Des interrogations qui seront au cœur des rencontres organisées par le festival «Ecrire pour contre avec les frontières». Pour sa troisième édition, la manifestation chapeautée par la Maison de Rousseau et de la Littérature (MRL) de Genève accueille du 28 au 30 octobre des auteurs autour de problématiques sociopolitiques contemporaines. Avec pour dénominateur commun cette conscience (très sartrienne) que, selon les mots de Pascal, «nous sommes tous embarqués». Sous forme de dialogues, écrivains et poètes aborderont les thèmes de la place de la littérature dans la société (Metin Arditi et Léonora Miano), de la migration (Nicolas Verdan et Denis Lachaud), des liens entre poésie, éthique et politique (Hédi Kaddour et Antonio Rodriguez), et du roman comme espace possible de représentation de la mémoire du XXe siècle (Daniel de Roulet et Hédi Kaddour). Si la thématique de l'engagement a parfois souffert d'un accueil mitigé, sa voix n'a cessé de refaire surface au cours des deux derniers siècles. Depuis l'autonomisation du champ littéraire (autour de 1850) le mouvement de balancier entre esthétisme et réalisme politique a bercé l'histoire des lettres. Dans son livre, *Littérature et engagement* (Seuil, 2000), Benoît Denis rappelle que l'idée de littérature engagée émerge «parce qu'en contrepoint s'installe au même moment la tentation permanente de l'art-pour-l'art».

Une conception fondée sur l'idée d'une beauté éternelle, étrangère aux remous de l'époque, notamment illustrée par ces vers de Baudelaire: «Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait/D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve». Parnassiens, Symbolistes, Hussards autour des années 1950, puis plus près de nous, les tenants du Nouveau Roman, tous ont exprimé leur soupçon vis-à-vis de l'engagement au nom d'un amour du style. De l'autre côté, ils sont nombreux, après Voltaire, à avoir fait coïncider art d'écrire et emprise sur le réel: de Hugo à Houellebecq, en passant par Camus, Calvino, Frisch ou Kundera.

EN SUISSE ROMANDE

Qu'en est-il aujourd'hui? Peut-on parler du retour d'une littérature engagée? C'est l'avis du Genevois Daniel de Roulet (notre interview page suivante) dont le récent *Tous les lointains sont bleus* (Phébus, 2015) réunit une trentaine de chroniques glanées au fil de voyages déclenchés par une lecture, une question, une rencontre.

Recueillant la rumeur du monde dans un style vif et factuel, elles associent divagation et réflexion pour rendre compte de l'état du monde. Et confirment au passage le souci éthique d'une œuvre ouverte à la vie des gens et attentive aux travers de l'humanité.

Une attention qui traverse aussi le dernier opus d'Alexandre Friederich, *Fordetroit* (Allia, 2015) Un récit en immersion dans la ville de Détroit, où l'auteur a séjourné. Dans cet ancien fleuron de l'industrie automobile à présent paupérisé, les habitants, tels des atomes désolidarisés les uns des autres, sont réduits à l'état de survie. Observant la «faillite industrielle des âmes», la stérilité des services de l'Etat, le délabrement des structures sociales et sanitaires, l'auteur pointe du doigt un système capitalisme arrivé à son point de rupture, et menaçant nos démocraties européennes. D'où la thèse centrale du livre: «Detroit est l'avenir de l'Europe.» Une mise en garde qui a pour corollaire la défense de la littérature, envisagée comme recherche infinie, effort pour ne pas se laisser gagner par la fausse vie.

Cette démarche empirique est également à l'origine du roman de Nicolas Verdan *Le Mur grec*, récemment paru chez Campiche Editeur. Fruit de deux années d'investigations en Thrace orientale et à Athènes, cette fiction critique décrit – autour d'une intrigue policière bien ficelée – l'état des relations entre l'agence européenne en charge de la lutte contre l'immigration clandestine, la police grecque et les réseaux de prostitution. La construction d'un mur le long de l'Evros (fleuve séparant la Grèce de la Turquie) révélant des enjeux politiques, liés à la souveraineté du pays par rapport à la troïka. Enjeux aussi économique, judiciaire (et romanesque!) puisque l'ouvrage a été confié à un entrepreneur privé (l'Allemand Niklos Strom), lui-même impliqué dans une sale affaire de meurtre en lisière d'un bordel.

Ces publications le montrent: qu'il s'attache au sens, qu'il épingle nos représentations, ou s'incarne dans la forme, l'engagement n'est pas réductible à l'expression d'une thèse à visée politique, d'un message, ainsi que le reprochaient à Sartre ses détracteurs. Responsabilité de la forme et sens éthique ne sont d'ailleurs pas exclusifs l'un de l'autre. Ce que suggérait Jacques Prévert avec sa boutade «Je suis un écrivain langagé»¹. Si la révolution socialiste n'est plus à l'ordre du jour (du moins pas dans les mêmes termes qu'après-guerre), si les auteurs écrivent sans doute moins pour changer le monde que pour le préserver, la plupart entretiennent, à des degrés divers, un lien d'implication dans la sphère publique.